

ANDRÉ LEFÈVRE ET JEAN AUBERT ARCHITECTURE DE LA DISPARITION

22 FÉVRIER - 5 AVRIL 2009

OUVERT TOUS LES JOURS
SAUF LUNDI, MARDI
ET JOURS FÉRIÉS
10h - 12h30 / 14h - 17h30

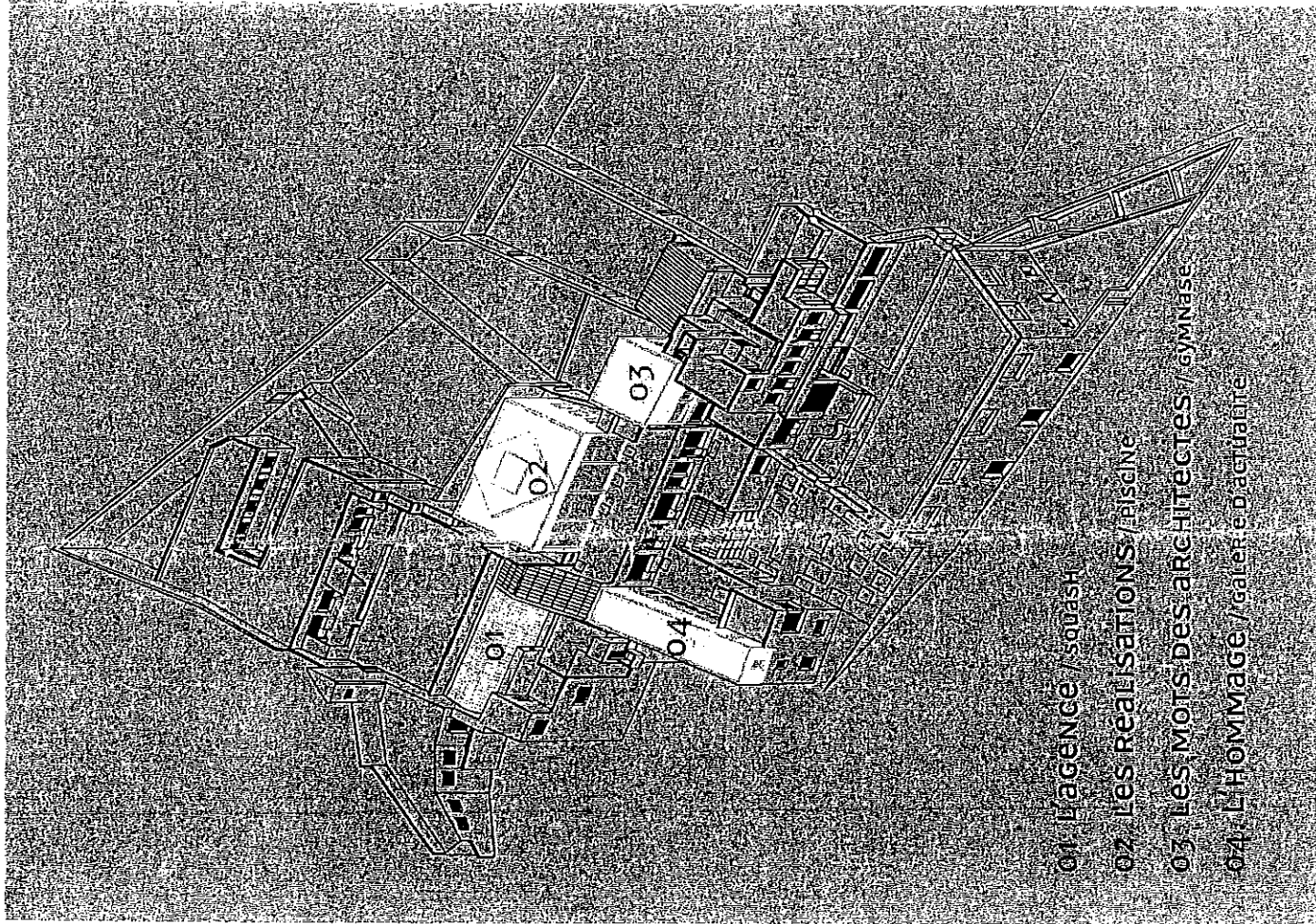
ENTRÉE LIBRE

VISITES GUIDÉES GRATUITES
POUR LES SCOLAIRES ET LES FAMILLES
SUR DEMANDE

DISCUSSION AVEC ANDRÉ LEFÈVRE,
PATRICK BOUCHAIN ET RUDY RICCIOTTI
LE 15 MARS À 14h
(RÉSERVATIONS AU 04 98 08 01 98)

VILLA NOAILLES / HYÈRES
COMMUNAUTÉ D'AGGLOMÉRATION TOULON PROVENCE MÉDITERRANÉE

MONTÉE NOAILLES 83400 HYÈRES
Tél / 04 98 08 01 98
www.villanoailles-hyeres.com



ANDRÉ LEFÈVRE ET JEAN AUBERT

ARCHITECTURE DE LA DISPARITION

22 FÉVRIER – 5 AVRIL 2009

commissariat : Jean-Pierre Blanc & Florence Sarano
commande photographique : Olivier Amsellem
scénographie : Florence Sarano

D'AUTRES RÉELS SI PRÈS DE NOUS

Nos paysages varois souffrent d'une forme d'urbanisation colonisante, où la question architecturale se résume trop souvent à un choix de coloris d'enduits sur « des modèles néo-provençaux ». Ils n'apportent aucune réflexion sur nos modes de vie contemporains dans le Sud et méprisent nos espaces naturels. Pourtant, dès les années 50, deux jeunes architectes varois, André Lefèvre-Devaux et Jean Aubert (décédé en février 2004), ont réalisé de nombreuses habitations qui étaient – et demeurent – de véritables architectures à l'échelle du paysage.

VIVRE ENSEMBLE DANS LE PAYSAGE NATUREL DE LA CÔTE D'AZUR

1958, le Gaou Bénat est un des plus beaux caps naturels de la Côte d'Azur. Sur la commune de Bormes-les-Mimosas, 162 hectares du domaine se développent en collines, orientées plein Est faisant face à la mer. Le promoteur qui achète alors cet ensemble demande à l'équipe de Lefèvre et Aubert de réaliser un plan d'aménagement pour recevoir 500 à 600 maisons, dont certaines seront regroupées en un village appelé « Les Fourches ». Des règles constructives seront mises en place pour les autres et un collègue d'architectes sera désigné pour gérer les permis. L'agence réalisera le village et nombre d'habitations autonomes du lieu. Cette opération exceptionnelle répond ainsi aux préoccupations clairement énoncées au départ : comment vivre ensemble dans un paysage naturel tout en conservant ses qualités. Demeurer dans la nature, habiter la pente sans détruire. Cette expérience, qui rejoint nombre de préoccupations actuelles, demeure exemplaire. La prise de conscience qu'elle représente permet de poser les véritables questions et apporte deux réponses : la disparition de l'architecture et une organisation urbaine maîtrisée. Ce projet exceptionnel qui aurait pu servir de laboratoire est aujourd'hui hélas oublié.

Deux autres projets plus petits ont également développé ces propositions : La Lézardière, située au Lavanou et le domaine du Pardigon, à La Croix-Valmer. Si ce dernier est aujourd'hui détruit, il demeure un témoignage qui sera présenté dans l'exposition à travers des photographies d'époque.

D'autres projets de villas sont également exposés, notamment celles très exceptionnelles de chacun de nos deux architectes. Elles sont toutes deux accrochées à la falaise et flirtent avec la mer. Leur situation est en soi un exercice architectural périlleux où, au final, après un chantier de plusieurs années pour celle d'André Lefèvre, la vie reprend le modèle du camping sauvage qui l'avait amené dans les années 50, à pratiquer la Côte d'Azur avec son épouse Yvonne, pour ne plus jamais en repartir.

UN AUTRE RAPPORT AU MONDE

C'est ce mode de vie en contact avec les éléments naturels propices aux activités sportives qui demeure un des clefs de compréhension de la démarche architecturale. Ce rapport au monde si particulier qu'entretient chaque architecte se développe ici dans une vie en relation étroite avec le soleil, le vent, les arbres, la terre, la mer et l'amitié : dehors ensemble. Ce rapport au monde se construit par une architecture enracinée et solide.

UNE ARCHITECTURE ENRACINÉE ET SOLIDE

Enracinée dans la pente, accrochée à la falaise : le sol se fait mur et le toit se fait soi. A l'image des terrasses du midi que l'on nomme « restanques » la maison devient un véritable élément topographique. S'abriter à l'intérieur de la pente, c'est aussi vivre sur le toit qui est devenu un jardin, une restanque, un belvédère. L'intérieur s'ouvre toujours sur la nature environnante, flirte avec le tronc balançant du pin ou reçoit les embruns. A 360°, tel un phare, le territoire méditerranéen s'offre de la mer aux pinèdes, depuis le lit, la cuisine, le salon toujours ce contact qui se joue avec la lumière de la journée, le passage du bateau, le vent arrêté par le mur et la couleur de la lune.

UN MUR DE 1000 KM D'ÉPAISSEUR ET AUTRES PAROIS DE VERRE

En s'adossant à la planète, la maison est constituée d'un mur de plus de 1000 km d'épaisseur, tandis que de l'autre côté, lui faisant face, une paroi de verre laisse l'habitant se confronter totalement à l'étendue de la mer et se mesurer à l'horizon lointain. Le travail de l'architecte se joue entre le vide et le plein. Les murs épais en pierres et la lame de vitrage prise dans une menuiserie de bois. Le verre qui glisse pour s'effacer dans le mur et laisser le passage aux corps et aux vents, aux rayons du soleil et au son des vagues.

PRÉSENT ET DEVENIR

Que sont devenues ces opérations et ces villas ?
Comment la disparition peut-elle continuer à exister ?

Dans le cadre de son engagement pour la défense de la qualité architecturale, la villa Noailles a choisi, au travers de ses expositions, de s'attacher particulièrement à la sauvegarde de ces architectures récentes mais déjà menacées. Particulièrement sensibles au département du Var, nous souhaitons, en présentant aujourd'hui le travail de l'agence Lefèvre et Aubert, lancer un appel pour le respect et la préservation de ces édifices exemplaires à plus d'un titre.

Florence Sarano

Un film est édité en DVD à l'occasion de l'exposition *André Lefèvre et Jean Aubert - Architecture de la disparition* par l'association villa Noailles en co-édition avec Archibooks, disponible au prix de 15€. Dans la même collection : Rudy Ricciotti, Patrick Bouchain, Lacaton & Vassal, Luca Merlini.

Ça ressemble plus à un camping intelligent — pas de luxe — qu'à une zone protégée. C'est une zone de protection de la nature, ce n'est pas une zone de protection de ses biens. À chaque fois, il y a une vue sur le paysage, l'architecture ne la gênant jamais. Et pourtant, on est dans l'architecture, et on voit le paysage : aucune maison n'en gêne une autre. C'est le B-A BA du respect collectif ; c'est une vraie architecture collective.

LES ARCHITECTES FAISAIENT DU CAMPING

Quels sont ces architectes qui, venus de Paris après avoir fait leurs études, ont compris le contexte ? Je pense qu'ils le pratiquaient réellement (on dit toujours qu'ils campaient). Ils étaient amoureux de cet endroit. Ils le connaissaient, ils connaissaient la nature sur laquelle ils allaient construire.

LE TOIT JARDIN / Habiter le toit

Je pense qu'un toit ça protège. Et ici il fait chaud, avoir fait des toitures plantées, avant d'être un artifice pour permettre de cacher les maisons dans le paysage, révèle que la terre, les végétaux, sont de très bons protecteurs thermiques. C'est un toit sur lequel on monte, comme une terrasse. Mais c'est en même temps une terrasse-jardin et c'est une terrasse thermique. Être sur le toit c'est avoir une deuxième maison.

J'adore parce que le toit est sauvage, il n'est pas domestiqué, savant. C'est comme si tu autorisais la coulée de la nature sauvage.

Ce qui est exceptionnel dans ce site c'est la densité, une densité qui n'est pas visible. Et cette densité architecturale s'apparente à la densité végétale. Avoir défini dès le début que toutes les toitures seraient végétalisées et que chaque toiture serait supportée par un mur en pierres sèches, un peu comme une restanque : les toits sont la construction et le mur est le reste de la nature. Et donc, on a l'impression que ces toits — qui sont des toits lourds — sont des toits qui volent, comme des tapis. Ce sont des tapis volants qui sont posés dans la nature. Et sous ces tapis volants, il y a une pierre sèche qui, elle, offre peu d'ouvertures. Quand il y en a une, elle est très grande, notamment celle du séjour et si c'est celle de la chambre, des sanitaires ou autre, elle est toute petite. Donc, là aussi il y a ce juste équilibre entre le mur et ses ouvertures. Les villas ressemblent plus à de petites maisons paysannes construites en limite séparative. Au lieu d'avoir une clôture, c'est le prolongement de ce mur qui en assure la séparation et qui en détermine la parcelle.

LE CHEMIN PIÉTON / Comment est la mer aujourd'hui ?

Ils ont fait une architecture dans la forêt. Je trouve que là, il y a une dimension sportive, naturelle, hédoniste dans ce rapport à la nature : avec l'invention du gaou piéton, on va à pied. Les voitures sont éloignées dans le projet des maisons, moi-même je n'ai pas de garage, on va à pied et on met trois ou quatre minutes. Les voitures sont cachées dans un flanc de coteau. On va aussi à pied à la plage et c'est un moyen de se rencontrer. Quand on va à la plage, on dit bonjour aux gens qui circulent sur les gaous piétons. Descendre à la plage et rencontrer ceux qui remontent, ou aller à la plage avec ceux qui descendent c'est une façon de demander : " Et comment était la mer ce matin ? C'était bien ? "

L'ARCHITECTE ET LE PAYSAGE

On pourrait se poser la question suivante : chez un architecte, à partir de quel moment est-il paysagiste ? Est-ce un paysagiste botaniste ou est-ce un paysagiste constructeur ? On pourrait dire qu'il n'y a pas que la nature qui fait le paysage. Il faut savoir structurer en volume le paysage. Lenôtre était-il un botaniste ou était-il un architecte ? Je pense que Lenôtre était un architecte. Ses jardins sont essentiellement une inscription dans le paysage avec un réglage des niveaux. C'est toujours les niveaux, le contexte, la vue et l'usage.

HOMMAGE

On est en présence, aujourd'hui, d'une architecture totalement désordonnée. Partout, on ne sait plus si l'orientation c'est la vue ou si l'orientation c'est l'accessibilité de la voiture. Les gens, d'ailleurs, n'aiment pas la nature ; c'est comme s'ils la niaient. Là, c'est aimer l'architecture et aimer la nature. C'est donc une synthèse contemporaine de l'architecture. En même temps, elle correspond totalement au mode de vie que réclamaient déjà les gens en 1960. Elle n'est pas du tout nostalgique, ni passéiste, elle est contemporaine ; elle ne crée pas la rupture avec le mouvement moderne, mais elle s'intègre dans le mouvement moderne. Pour moi c'est une réussite exceptionnelle.

RUDY RICCIOTTI ET LA MÉDITERRANÉE

André Lefèvre et Jean Aubert, architectes varois, sont nés provinciaux à Château-Neuf sur Cher, dans le Cher et à Serves sur Rhône dans la Drôme, puis sont diplômés aux Beaux Arts de la capitale, tous les deux et furent architectes divisionnaires, de la ville de Paris pour le premier et de Valencienne pour le second. Une histoire qui écrit un destin. L'amitié d'abord, rencontre et agence à Paris et départ en Provence pour faire du camping sauvage au bord de la mer dans les forêts de pinèdes, hors la vue des commandes de Paris. Les histoires se répètent au Sud. Pour aimer faut être étranger, venir du Nord si possible ou en tous les cas d'un pays où il fait plus froid, nécessaire condition pour être en charge de célébration du Sud. Donc deux architectes voyageurs qui rappellent qu'être méditerranéen n'est pas un extrait de naissance mais un extrait de voyage. Ils sont la preuve que l'on n'est pas méditerranéen par la volonté de l'archange Gabriel mais par conviction.

Lefèvre et Aubert le sont aussi par doctrine et choix esthétique. Les cadrages de vue de leur maison font penser à cette scène où Malaparte recevant Rommel chez lui dans la maison de Capri répondant à la question du général, question éminemment contemporaine : " L'avez-vous fait construire ou l'avez-vous acheté ainsi ?" Malaparte désignant les fenêtres et décrivant les vues diverses sur la mer répondit "Non je n'ai construit que le paysage !".

Dans un contexte surnaturel d'un point de vue désespéré, le Var une des plus belles terres du monde est devenue depuis la seconde guerre mondiale la terre de développement d'un néorégionalisme, d'abord érigé à l'altitude de vérité révélée, puis ensuite, à partir des années 70 devenu guerre sainte contre l'intelligence architecturale pour se transformer rapidement en Jihad total à la gloire cosmopolitaine du néoprovençal global. Un néoprovençal exporté dorénavant en Amérique latine, au Japon et même dans les pays du golfe. C'est dire la puissance de transmission cognitive de cette contagion identitaire digne de Disneyland, avec le charme en moins, le talent en moins, l'humour en moins et l'Amérique en moins.

Dans ce contexte d'extrême violence contre le paysage varois, il faut apprécier l'œuvre des architectes Lefèvre et Aubert dans toute son intelligence et sa générosité constructive. Loin du bellement victimiste de leurs confrères, ils ont su très tôt adopter des stratégies relevant d'une ruse de combattant averti. L'épaisseur, par exemple est omniprésente dans leur travail. Les murs, les piliers, les façades souvent constitués de pierre et béton sont surdimensionnés de sorte que les embrasures écrivent de façon décisive une crédibilité architectonique.

La radicalité est toujours là, le sensible va avec, les pierres sont de petites tailles, brutes et sommairement assemblées comme le sont les restanques et renvoient au travail et à la vertu du travail.... Une désillusion positive ? Exploiter un déficit chronique de savoir faire chez les maçons, accepter la pauvreté des techniques pour en célébrer l'esthétique constructive, relève d'une conscience de l'Arte Povera, c'est-à-dire de la noblesse du pauvre.

La composition architecturale n'est pas académique, le registre constructif est limité. Mais avec peu de notes Lefèvre et Aubert rendent enchanteur une situation où d'autres auraient lâché l'affaire. C'est d'ailleurs le cas, depuis ces deux talents aucun architecte du Sud n'a fait mieux. Pourtant, ils auraient pu devenir exemple, mais l'architecte méditerranéen est colonisable, il aime acter sa fébrilité de genre modèle de l'architecture moderne en pantoufle en étirant la baie vitrée sous la tuile comme un sourire béat.

Au contraire, les insurgés Lefèvre et Aubert réfutent la logique morbide de la sympathie architecturale ; robustes en sandale de cuir et solides comme les vrais durs, ils ont compris la musique. Dans l'épaisseur, l'architecture, peut comme le boxeur poids lourd prendre des coups et bien résister ! Plus ça prend de coups, mieux ça encaisse et plus le tendre apparaît ! Dans leur attitude de résistants, ils ont très tôt aussi su anticiper sur les postures d'effacement et de disparition.

Étagées, encastrées, toitures végétalisées, murs de soutènement, leurs maisons fabriquent le paysage au moment où elles s'y attaquent. Démarrées à la pelle mécanique, elles sont achevées au burin et à la masse pour faire venir quereller pierre assemblée contre roche massive, un travail de brutes aux gestes maniérés. Ils ont compris dans ce pays de colonisés autistes que la Méditerranée les regardait depuis son horizon métaphysique, ils protègent le rêve et nous empêchent de désespérer.

Ils laissent une œuvre entière, sincère et spirituelle.

L'archange Gabriel déçu s'en retourna !